

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 47

Artikel: Les petits contretemps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



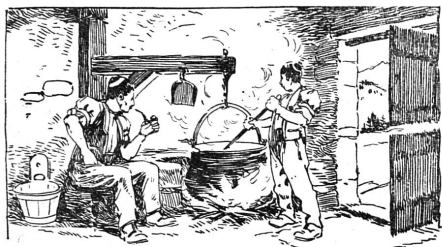
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



L'ELECTEUR-DEPUTE CHEZ LE PHOTOGRAPHE

— Bonjour, monsieur le photographe, je viens pour une petite photographie de moi-même... si vous pouviez me fabriquer ça en tout petit cabinet, quoi !... rien de plus.

— Je vous en prie, monsieur, nous allons sans tarder prendre une pose.

— Oh ! que non ; quand même je suis député, je ne veux pas faire de la pose... faites-moi ça tout simplement, comme me voilà. C'est seulement pour ma carte civique.

— Ah ! fort bien ; je vais vous tirer ça à l'instant, comme vous voici et sans retouches.

— Comment : sans retouches ? Que voulez-vous dire ?

— Eh ! bien... sans retravailler votre figure, sans améliorer... quelque chose de documentaire, sans art.

— Justement ; est-ce que la photographie n'est pas là pour ça ?

— Heuh ! heuh ! pas toujours : une jolie photographie s'arrange un peu, et pour les dames... davantage. S'il fallait montrer la stricte vérité, la nature... je ne ferais guère d'affaires.

— Alors, monsieur, vous arrangez les figures des dames sur vos papiers, après les avoir tirées en portrait !

— Dame ! mon député... et celles des hommes aussi.

— Vous devriez faire savoir ça aux suffragettes : si elles doivent montrer leur figure au naturel sur la carte civique, il y en a que ça dégoûterait du droit de vote !... Comme moi, du reste : se faire photographier pour aller voter... est-ce assez tâillon et bête !

— Mais, mon député, — sauf permission — c'est vous-même qui avez voté cette mesure qui vous dégoûte, vous, d'aller voter... et nous autres, bien plus encore !

— Ce n'est pas moi qui l'ai proposée, vous savez ?

— Je vous crois trop de bon sens campagnard pour mettre cette balourdise à votre compte, mais pourquoi la voter ? C'est le bon moyen d'éloigner les citoyens des bureaux de vote ; avec ça qu'on aime déjà tant se déranger pour certains arrivistes !

— Que voulez-vous ? Y en a de ces jeunes qui vous disent qu'on retarde, qu'on n'est plus à la hauteur... on se laisse persuader sur place. Ce n'est qu'après qu'on y voit clair.

— Fallait réfléchir avant, m'sieur le député : tous ceux qui veulent briller ne sont pas or. Celui qui a proposé la mesure, n'était-ce pas le même qui proposait aussi la création d'un nouveau fonctionnaire inspecteur au département de l'Instruction publique ? Et pourquoi donc ? Pour faire des économies en temps de crise,

peut-être ! Ou bien parce que les fonctionnaires sont déjà si bien vus ? Ma parole ! Voilà un député qui comprend et représente bien le peuple !! Allons allons ! Le Vaudois est moins sot qu'on ne le croit parfois... Il y a belle lurette que La Fontaine lui a appris à discerner le bout d'oreille d'âne sous la peau du lion. Mais, prenez place ; je vais opérer et tirer votre douzaine.

— Ma douzaine ? Une seule suffit pour la carte.

— Pardon : 2 épreuves, plus 1 pour la carte, un double pour le bureau électoral, 1 triple pour le conseil communal, 1 pour la Sûreté...

— La Sûreté ?...

— Dame ! Elle ne saurait laisser passer l'occasion d'avoir un document si précieux dans sa collection, S'il lui faut, une belle fois, donner votre signalement... tout arrive, aujourd'hui.

— Ma foi ! je n'en veux plus. Rentrez votre appareil.

— Autant dire que vous vous privez de vos droits civiques : carte sans photographie, carte nulle.

— Eh ! bien, je payerai l'amende, et votera qui voudra ! C'est se foutre du monde, en fin de compte !

— C'est aussi l'avis du peuple, m'sieur le député.

Tsan Paedrix.



A LA CAVA DE COUMOUNA

W O sède que, dein noutron paï, lè demi-sordâ — dan cliâo de quieinze à veingte an, — dussant oncora l'ao recordâ l'hivèr dein dâi z'ecoûle que lâi diant complémentaire. Ti lâi deçando la vèprâ, hardi !

A l'école, petit drôle,
Pour apprendre quelque chose,

quemet on desâi lè z'auto iâdzo. Et bon grâ, mau grâ, lâi vant lè z'on po l'ao dègremelhî, lè z'auto ein pottéyeint, ein mouffieint, ein bordeneint, ao ein romneint, ao bin quemet on tsin que va à la faire, la tita de travè ein guegneint ein derrâ son ottô. Et pu, régent, bâille-lâo z'ein à tsaon po l'ao tita, se te p'ao.

Dein on velâdzo dâa vegnoûbillo de pè Lavaux, — et que l'ao dâo crâno vin, allâ pi ! — lo premi dzo de cli l'ecoûla, lo syndico qu'è suti quemet on conseillè et lo tieur su la man, l'a de dinse ao régent :

— Régent, po cliâ premire aleçon, vu dere onna parola à ti voutrè demi-sordâ. Vo faut mè lè z'einvouyî à la saillâta et veni avoué leu.

— Lô ? que fâ lo régent,
— A la cava de coumouna,
— Ouèh !... Enfin, lè z'ordre sant dâi z'ordre. On lâi âodrâ.

Dan, aprî la gymnastiqua, l'ètant ti à la cava de coumouna iô la syndico l'ao z'a dèvezâ dinse : — Accutâ, mè z'amî, lo vin novî que l'è dein cliâo bosset que l'è sti an po lè gormand et que vo z'allâ agottâ, lâi è pas vegnâ tot solet. Vo lo sède prâo. Dzo aprî dzo, l'ao faliu fochèrâ, portâ la terra, effolhî, pouâ, racliâ, ètatsî, suprâ, sul-

fatâ et resulfatâ âi ravâo dâo sèlâo, tant qu'âi veneindze, Cli cliâ l'è fé de la châ dâi vegnolan et quinta châ ! Eh bin, vo vâide avoué lè travail et l'aide dâo bon Dieu, cein que p'ao ître ! N'è-te pas bon, dite-vâ ?... Por vo, po voutra tita, po voutron tieur, l'è lo mimo affaire. Rein appreind que ne cote, que desant lâ vilhio. L'è po cein que vo reveni à l'ecoûla, po vo z'induquâ, quemet on induque la vegne que, sein lè couson et lè soin qu'on lâi bâille, no farâi on cliâ quemet dâo bliessounâ. L'ecoûla l'è tota parâi quemet lo vegnoûbillo, et lè z'ecoûli quemet lè souche, po dèvezâ français. Voutron instruchon, voutron respet por ti (régent, menistre, autoritâ, père z'et mère, zevin, camerardo, vilhie dzein), voutrè boune z'acchon, tot cein l'è dein voutra tita et voutron tieur, quemet lo vin l'è dein cliâo z'ovâle. Se vo z'allâ à l'ecoûla dâo deçando quemet lo vegnolan va à la vegne, adî dzoïâo et sein remauffâ, adan, dein vo, pè voutr' atteinchon, l'eintrerâ lo bon que porrâ fermeintâ... quemet lo bon cliâ dein la cava. Vo pouâide châidre ! (choisir) et quemet de cli bosset, d'apri cein qu'on lâi a betâ, p'ao saillî dâo cliâ de pere bliet âobin dâo vin de sorta, de voutron ein-dedein vo pouâide assebin bailli dâo bon cliâ ao dâo bliessounâ.

Lè z'appreinti-citoyen accutâvant sein pipâ on mot. On arâi oïu èterni on tavan. A la fin, ion âo dou l'ant coudhî l'ao motsi, mâ cein vegnâi dâi get. L'ant ba l'ao dou verro, lo régent ein a zu trâi, et sant saillâ quemet on soo dâo pridzo.

Et vo, qu'ein dite-vo ? Mè, ie dio : Respet !
Marc à Louis.

Un malin. — Premier promeneur. — Et où mettez-vous vos économies ? A la banque où la caisse d'épargne ?

Second promeneur. — Ni l'un ni l'autre. Dans un bas de laine, tout comme mes aïeux.

Premier promeneur — Mais, vous perdez les intérêts, avec ce système archaïque.

Second promeneur. — Pensez-vous ! J'en fais le calcul et je les mets aussi.

LES PETITS CONTRETEMPS

J'ETAIS et je suis encore d'ailleurs, fier de mon appareil de T. S. F. Je persiste à le considérer comme excellent... Mon fournisseur ne m'a-t-il pas dit que c'était la meilleure marque ?

Il est vrai que d'autres fournisseurs, à d'autres clients, ont donné les mêmes assurances.

Bref, mon appareil me procure toute satisfaction, et je me sentais dans l'âme un petit mouvement de vanité en écoutant un jour, chez mon cousin François, un chétif instrument armé d'un haut-parleur crécelle.

— Tu entendas le mien quand tu viendras chez moi, lui dis-je d'un petit air supérieur.

Eh bien, le cousin François l'a entendu, mon appareil.

Il a passé chez moi hier soir ; je lui ai fait valoir toutes les perfections de mon installation.

— Parfait, parfait, disait François, si son ramage se rapporte à son plumage...

— Tu vas entendre...

A bien oui !... Quelques craquements... quelques accords à peine perceptibles... des voix qui s'éteignaient... J'essayai Sottens après l'I. N. R. Paris après Daventry, Londres, Milan...

Zut !... rien ne marchait.

Je mis une lampe de plus... rien ne fit...

Mon cousin François prenait un air de plus en plus gougnard,

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, répétai-je... Je n'y comprends rien. Ordinairement c'est clair, c'est net...

— Je n'en doute pas, fit le cousin, mais aujourd'hui ce qui est clair et net, c'est que ça ne marche pas...

J'étais énervé, furieux, morfondu... Brusquement, je fermai l'appareil et, lorsque je reconduisis le cousin François sur le pas de ma porte, j'avais quasi des envies de l'insulter... quoiqu'il fût bien innocent du mauvais tour joué par mon excellent appareil.

La cause de mon mécompte était d'ailleurs très simple : mes accus étaient déchargés presque à fond.

Et il avait fallu que cette malencontreuse « décharge » survint justement lorsque ma vanité voulait se pavaner devant l'émerveillement d'un cousin... aujourd'hui moqueur.

Cela s'appelle un petit contretemps de la vie.

Des connaissances influentes que l'on a main-fois invitées à dîner... oh ! à la fortune du pot, arrivent un jour à l'improviste. On ne doit pas se déranger pour elles... Elles se contenteront très simplement de l'ordinaire.

Or, ce jour-là, précisément, le pot-au-feu est d'une maigreur exceptionnelle. L'on avait accommodé les restes... et encore ces restes étaient-ils réduits à la proportion congrue !

La « fortune du pot » dont, au moment des invitations, on comptait faire un véritable festin est, ce jour-là d'une lamentable insuffisance...

Si encore ces connaissances étaient venues la veille... l'avant-veille... Mais non. Il y a un petit dieu malin qui ménage aux humains les contretemps.

Je viens de voir, pas plus tard qu'aujourd'hui, un fabricant poser, chez un de mes voisins, un appareil d'électricité.

Oh ! il est sûr de son coup ; il est sûr de ses appareils... Il en a placé sans accroc des centaines et encore des centaines.

Mais voyez le contretemps : celui-ci récalcitre, il refuse obstinément ses étincelles !

— Ça ne m'est jamais arrivé, assure le fabricant...

Et il se met en sueur sur le contrariant instrument. Il ne manque peut-être qu'une vis, un rien... mais c'est justement aujourd'hui que cela manque !

M. et Mme Untel ont un cordon bleu renommé... Mais le jour où ils reçoivent des amis, eh bien ! c'est ce jour-là que Marianne réussit à brûler son rôti et à ne pas laisser cuire ses pommes de terre !

C'est la première fois que l'invité met son habit de cérémonie... La domestique, pourtant bien adroite, renverse généreusement la saucière dans le dos du malheureux !...

Si nous parlions de Zézette ? C'est la chatte favorite. « Elle est si intelligente ! proclame Madame ; elle fait de si beaux sauts ! »

Il s'agit évidemment de faire montre de cette intelligence. Madame appelle Zézette, la place, et tenant les bras en arc de cercle, lui dit : « Sautez, sautez bien, ma fi-fille ! »

La fi-fille s'échappe de façon mortifiante par une rapide tangente.

Mais il ne faut pas que les invités se fassent une méchante opinion du savoir-faire de l'animal. Madame le rattrape, recommence l'opération... et la rate de façon plus humiliante encore !...

Les bêtes elles-mêmes s'en mêlent pour semer notre existence de contretemps !

Et les marmots, donc !...

Toto est si sage, si poli, si intelligent !... C'est ce que l'on a dit à l'oncle qui vient d'arriver en visite.

Et ce jour-là, justement, Toto est le plus maussade et le plus insupportable des moutards.

— Je ne sais pas ce qu'il a, affirme la maman : il n'a jamais été ainsi !...

Un autre jour, devant un professeur ami de la maison, et à qui l'on a voulu montrer son savoir, il est extraordinaire d'insuffisance et même de sottise en tous les domaines !...

— Non, mais !... qu'est-ce qu'il a ? s'exclame le papa... Il n'a jamais été ainsi...

Je me console de mon contretemps de la TSF, en songeant que les autres connaissent les mêmes contrariétés... *Le Curieux.*

TUONS LE.. TEMPS !

*Donc en cette époque critique
Où le Progrès vide son sac
On trouve désuet, antique,
De numéroter le tic-tac.*

*Plus de chiffres sur notre horloge !...
Oui, ce replâtrage est urgent
(Quand on ne sait pas où l'or loge,
Le temps, dit-on, c'est de l'argent !)*

*Des gens qu'on ne peut pas absoudre,
Regardant nos aiguilles ont
Crié : « Nous allons... en décodre,
» Et nous serons au diapason ! »*

*L'Heure aimable et contemplative
Où jadis on était mené
Vers la liqueur apéritive
Sera-t-elle... « Midi sonné » ?*

*Tout comme Ernestine ou Adèle,
Afin de changer le collier,
Le Temps, serviteur infidèle
Va nous rendre son Sablier.*

*On aimait, au siècle où nous sommes,
Entendre une horloge tinter
Car c'était une chose, en somme,
Sur quoi chacun pouvait compter.*

*C'est au moment où chacun pleure
Devant le monde détraqué
Qu'un article de... dernière Heure
Me semble ici tout indiqué.*

Finesse de la langue. — (Dans l'ascenseur. Le petit jeune homme entre et, d'un ton dédaigneux, laisse tomber) :

— Quatrième !
Le vieil employé (arrivé au but ouvre la porte et, d'un ton affable) :

— Voilà, mon fiston.

Le jeune homme dédaigneux (et suffoqué) : — Mon fiston ! Dites donc, mon ami, pour qui vous prenez-vous ? Est-ce que vous avez une tête à être mon père ?

Le vieil employé. — Allons, allons, vous ne direz pas que ce n'est pas moi qui vient de vous élever !...

DANTE ET LES MARCHANDS DE PRIMEURS

L'HIVER dernier, le poète tessinois Francesco Chiesa, directeur du Lycée de Lugano, vint donner une conférence sur Dante dans une de nos villes suisses. Les initiateurs de ce régal littéraire comptaient sur une affluence nombreuse, tant l'auteur de la « Divine Comédie » possède d'admirateurs parmi nous. Mais, étaient-ce les multiples concerts ou représentations de tout genre qui sollicitaient ce soir-là la population de la ville en cause ou bien le fait que M. Chiesa devait s'exprimer en italien, décourageait-il ceux qui n'entendaient qu'imparfaitement cette langue ? Que sais-je. Toujours est-il que la vente des billets d'entrée n'eut pas le succès escompté. Or, pour ne pas infliger l'affront au professeur Chiesa de lui présenter un public clairsemé, on alla, quelques heures avant la conférence, distribuer des billets d'entrée gratuits à toutes les personnes que l'on savait provenir de régions où l'on parle l'italien. C'est ainsi que la presque totalité des marchands de primeurs de la ville furent invités à assister à l'audition des œuvres du poète des poètes. Après une journée bien remplie à vendre soit des oranges, soit des légumes et à rêver peut-être au ciel bleu d'Italie, le

cœur de ces braves gens devait, semble-t-il, être particulièrement bien disposé à recueillir la pensée profonde d'un des grands chantres de l'âme latine.

A 8 $\frac{1}{4}$ heures, Francesco Chiesa fit son entrée, au milieu des applaudissements, dans une salle en hémicycle assez bien garnie d'auditeurs. Après quelques mots d'orientation sur la personnalité de Dante, le conférencier se mit à psalmodier les passages les plus admirables de la « Vita Nuova » et de la « Divine Comédie ». Le rythme régulier des alexandrins berça bientôt d'auditoire à tel point que l'on ne tarda pas à voir quelques hommes incliner leur tête plus ou moins lentement sur la poitrine, puis la relever assez prestement pour la laisser retomber peu après avec encore plus de poids dans l'empire des rêves. Il s'agissait de marchands de légumes que sans doute la chaleur de la salle, le confort inusité des sièges rembourrés et la cadence harmonieuse des strophes avaient quelque peu surpris et transportés dans un autre monde. Francesco Chiesa ne s'aperçut pas de cet intermezzo imprévu, la lecture de la « Divine Comédie » absorbant seule son attention. Les circonstances devinrent plus critiques lorsqu'un brave homme, à l'ordinaire marchand de châtaignes, se mit également à balancer lourdement la tête. Un dormeur de plus ou de moins n'aurait pas tiré à conséquence, si malheureusement le quidam n'eût eu la respiration épaisse et fait des rêves pénibles. Peu à peu, il se mit à ronfler avec des hauts et des bas insolites, comme un orgue de barbarie. Sa voisine, une jeune dame tessinoise que le hasard avait placé à ses côtés, s'en trouva fort gênée. Elle lui donna tout d'abord des coups de coude en ne cessant de lui souffler « Basta, basta così », mais sans succès. Puis, se voyant le point de mire du public qui la prenait évidemment pour la femme du ronfleur, elle se sentit sur le gril et ne savait plus du tout à quel saint se vouer. Les manœuvres du coude ne suffisant pas à arrêter les ronronnements pareils à ceux d'un éléphant, il fallait absolument trouver un autre remède qui ne fût pas trop visible. La dame posa son petit pied sur le gros soulier du quidam et appuya de toutes ses forces. Le poids n'étant pas assez considérable, le brave homme ne mit que plus de saccades dans son ronflement. Francesco Chiesa s'était-il aperçu, sans lever les yeux, du vrombissement étrange qui faisait écho à ses déclamations. C'est possible, car il haussa la voix et se perdit dans un lyrisme débordant.

Autour du ronfleur et de sa voisine, tout le monde riait discrètement et le reste du public commençait à s'agiter. N'y tenant plus, la dame « sur le gril » se mit à pincer très nerveusement et à plusieurs reprises la cuisse du marchand de châtaignes jusqu'à ce qu'il se réveillât en poussant un « Aïe » fort aigu à travers la salle. Il venait de rêver qu'un serpent le mordait ! Francesco Chiesa releva la tête et voyant son auditoire en gaité, se mit lui-même à sourire en continuant la lecture des vers de la « Divine Comédie ».

Aimé Schabziger.

QUESTION SOCIALE

UN ecclésiastique dont je tairai le nom, très rêveur et très préoccupé de la question sociale, remontait le soir, vers dix heures, de la gare à la place Saint-François.

— Ce n'est pas le tout, se disait-il avec raison, que d'écrire des articles de journaux et de faire de beaux prêches sur la question sociale, il faut des actes, il faut aimer les petits et ne pas perdre une occasion de le leur montrer.

En faisant, à part lui, ces judicieuses réflexions, il était arrivé, — son parapluie sous le bras et les deux mains jointes derrière le dos, — aux maisons voisines de sa demeure.

A ce moment, il vit, devant une porte, un enfant de dix à onze ans, petit et vif, s'efforçant inutilement d'atteindre la poignée d'une sonnette, près de laquelle se lisait la petite enseigne d'une sage-femme.

« Voilà, se dit l'excellent pasteur, un enfant